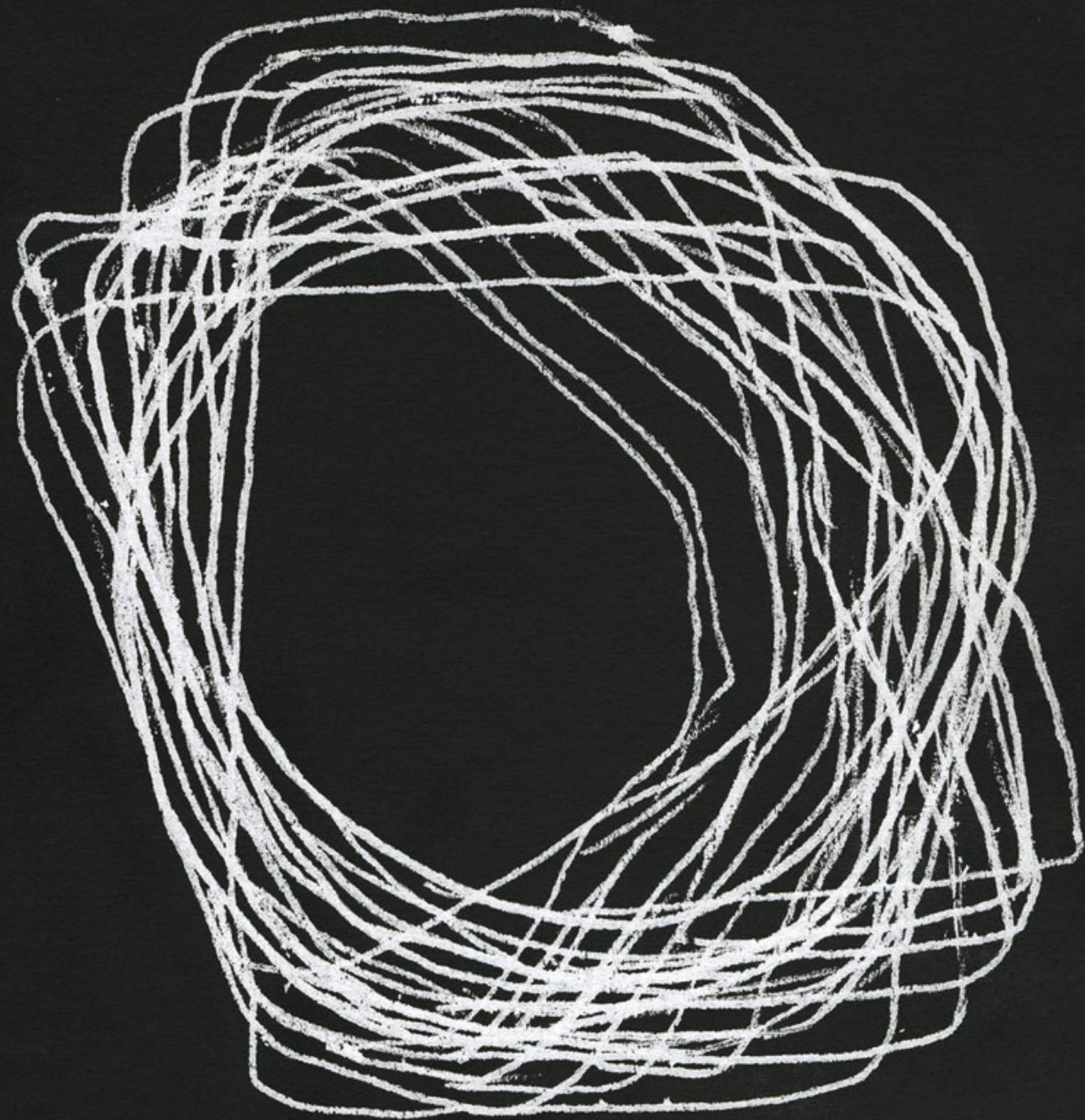


Tout d'un coup, je décide de ne plus mettre à la poubelle les pages sur lesquelles je gribouille. J'ouvre une chemise où je jette les feuilles saturées. Avec interdiction de jugement. La chemise gonfle. Je feuillette ma poubelle de temps en temps. Gribouillis. Il y en a un, minuscule, qui tourne en rond comme une pelote. Je l'ai remarqué. C'est lui que j'attaque en premier. Scann. Agrandissement. Radiographie. Ca roule, ça s'enroule, ça tourne, ça s'emmêle, c'est un volume, et c'est une pensée. « Radiographie d'une pensée ». Ou comment fabriquer de l'enchaîné avec du déchaîné. Si le corps peut produire une trace, pourquoi pas la pensée ?



Quand on a vidé l'appartement de ma grand-mère, on a trouvé une extraordinaire quantité de boîtes de chocolats vides. Il y avait aussi des piles de tricots de peau troués, des flopees de sacs de plastique usagés... mais les montagnes de boîtes de chocolats vides, bien nettes, avec leur décoration clinquante et leurs alvéoles dorées, c'était ce qu'il y avait de plus saugrenu. Quand il a fallu quitter mon premier appartement, on a jeté plusieurs grands sacs remplis de rouleaux de papier toilette. Juste les rouleaux de carton. Les âmes du papier, en quelque sorte. J'ai surpris une conversation dans la cage d'escalier : « Vraiment, il y en a qui sont cinglés ! Vous avez vu les centaines de rouleaux de papier toilette dans le local poubelle ? Mais qu'est-ce qu'ils en faisaient, ces malades ? ». Je ne sais pas, moi, ce que je voulais en faire : je les gardais. Je croyais qu'un jour j'aurais une idée. J'aimais la perfection de ces petits tubes, la perfection de leur fabrication.

Vingt ans plus tard, j'inaugure, dans un meuble de métal, un tiroir spécifiquement destiné à recevoir des centaines de cartons rigidificateurs de tablettes de chocolat. Voilà, c'est comme ça ; irrépressible. Chaque fois que j'ouvre une tablette de chocolat, je mets de côté le petit carton qui lui assure son entièreté. Je suis attendrie par la fabrication si parfaite d'un objet si modeste. Un jour j'aurai une idée.



Bien eu ton message, tout va bien. Il fait très chaud. Je cultive mon jardin. Je travaille un peu. Parfois je vais à la plage. Greta arrive demain. Cet après-midi je me suis renversé plusieurs seaux d'eau sur la tête (un mois déjà que j'attends un tuyau d'arrosage). J'ai installé une petite chaise à l'orée de mon patio. Je bois tout des yeux désespérément. Parfois je m'arrête en pleine rue, je me pose sur une borne et je regarde. Je regarde les gens aussi (mystère). Le soir je m'allonge dans un carré et je regarde les pins se découper sur le ciel. Je regarde un peu mes poissons rouges. Ils viennent me becqueter les doigts. Je leur fais de petites caresses, je les aime bien. Une vraie soirée romaine : Rome en vespa, la nuit, avec escale café, escale glace, escale Colysée, Panthéon, Trastevere, et toutes les petites rues, ruelles, vicoli, tout Rome, et Rome endormie, plus que les fontaines. Je n'ai plus d'heure. Le jour se lève un peu avant cinq heures avec le hurlement de milliers d'oiseaux. Étourdissant, et assourdissant. Je profite sans cesse de ma multitude de lieux, et donc de points de vue. Le fauteuil de droite, le fauteuil de gauche qui est un peu plus incliné, le bureau, la table de droite sous la verrière, ou celle de gauche qui est encombrée, la petite chaise, le patio — côté ombre, côté soleil, côté noisetier, côté fontaine —, la table de pierre dans le patio — où je peux m'installer pour manger, aussi, la terrasse, la petite chambre qui donne sur Rome et sur l'atelier, la cuisine — sombre mais fraîche —, je suis partout, dans le désordre, sans rythme et sans répétition. Aux lieux domestiques s'ajoutent la Villa, les jardins de la Villa et le café Ciampini en face de la Villa. Le reste c'est Rome. Toute forme de régularité m'est totalement étrangère, mais j'en rêve. Je continue les temps des tracés des lettres.

